

Vie et œuvre d'André Gide

Un jour, peu après la mort de son père, Gide en larmes se réfugie dans les bras de sa mère en répétant avec désespoir : « Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! » Il vient d'avoir onze ans et l'événement qu'il rapporte dans son autobiographie (*Si le grain ne meurt*, 1925), plus de quarante ans après, l'a suffisamment marqué pour qu'il le considère comme révélateur d'un aspect fondamental de sa personnalité. Manifestation d'orgueil ou au contraire d'humilité et de sentiment de dérégulation, l'exclamation répétée traduit sans aucun doute un mal-être dont il tire, rétrospectivement, une certaine fierté. L'impression de différence radicale accompagnée, d'emblée, du sentiment d'une dualité de l'être trouvera, en effet, plus tard, son expression dans l'écriture :

« Souvent, je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi¹. »

Une jeunesse tourmentée

Ces « éléments trop divers » s'expliquent en partie, pense-t-il, par ses origines. La famille paternelle est originaire de la région d'Uzès et la famille maternelle, de la région de Rouen : « Rien de plus différent que ces deux familles, rien de plus différent que ces deux provinces de France qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences », précise-t-il encore².

Si les deux régions sont effectivement bien différentes, les milieux familiaux, en revanche, ont bien des points communs. Le père, Paul, né en 1832, est l'héritier d'une très ancienne

1. *Si le grain ne meurt*, Ed. Folio, p. 21.

2. Id., p. 20.

lignée bourgeoise et protestante des Cévennes ; quant à la mère, Juliette Rondeaux, née en 1835, elle appartient à une famille de la haute bourgeoisie d'affaires de Rouen, récemment convertie au protestantisme.

Quand André Gide voit le jour, le 22 novembre 1869, le père est professeur à la faculté de droit de Paris. Les Gide résident alors dans un quartier très bourgeois, rue de Médicis, à proximité immédiate du jardin du Luxembourg.

Mais, en dépit de l'aisance financière et de la rigueur protestante de ses parents, la scolarité du petit André est pour le moins erratique. Renvoyé, pour « mauvaises habitudes », en 1877, de l'École alsacienne¹ où il était inscrit, il va, par la suite, errer d'établissement en établissement, tant à Paris qu'en province, être confié à des précepteurs souvent incompetents, fréquenter des pensions, comme la pension Keller², en 1886-1887, ou connaître des périodes de « jachères », autrement dit une vie « irrégulière et désencadrée » à laquelle, pourtant, il prendra goût. Cette scolarité chaotique est perturbée, également, par la mort de son père, en 1880, et par l'angoisse et les crises nerveuses qu'elle engendre.

Finalement, en 1887-1888, il retourne à l'École alsacienne, en classe de rhétorique (la première actuelle) où il retrouve des camarades perdus de vue depuis longtemps ; l'année suivante, il est en classe de philosophie au lycée Henri-IV et réussit le bac, qu'il a révisé seul, en octobre (comme Bernard dans *F.M.*, III, 13) après avoir échoué à la session de juillet.

Cette période de l'adolescence, bien que tourmentée, n'est cependant pas stérile ; il lit en effet beaucoup et ses lectures sont aussi diverses que passionnées : la Bible d'abord, avec son

1. Il a été surpris par son maître M. Vedel en train de se masturber (comme le petit Boris des *Faux-Monnayeurs*, II, 5).

2. Le modèle de la pension Vedel du roman.

père et sa mère, *La divine comédie* de Dante, mais aussi, les poésies de Baudelaire, Verlaine, Hugo, puis de Mallarmé et des symbolistes, les romans de Balzac, de Stendhal, de Zola, mais surtout de Flaubert, notamment *L'Éducation sentimentale* qu'il lit et relit ; en 1883, dans la pension de Henri Bauer, à Passy, il découvre le *Journal*¹ d'Amiel ; en 1885, il s'adonne, avec son ami Witt Guizot, à des lectures religieuses (Pascal, Bossuet et Fénelon) qui lui procurent une exaltation mystique. À la même époque, il découvre la littérature allemande, tout particulièrement les œuvres de Goethe (1749-1832) et de Heine (1797-1856) et s'imprègne, en classe de philosophie, de la pensée de Schopenhauer (1788-1860), l'auteur du livre *Le monde comme volonté et comme représentation*, avec lequel il partage l'idée que le monde révélé par nos sens n'est qu'une apparence trompeuse, une illusion que l'artiste, dans un état de contemplation pure, peut dissiper.

Pendant toutes ces années, le jeune Gide trouve également une consolation dans la musique et dans les leçons de piano que ses parents lui ont fait donner, dès 1874, avec le plus souvent des professeurs médiocres. Il vouera cependant un véritable culte au dernier d'entre eux, monsieur de Lanux (le vieux La Pérouse des *F.M.*) qu'il qualifiera de « maître incomparable », ce qui lui fera regretter, plus tard, de ne pas avoir envisagé une carrière de musicien.

1. Amiel (1821-1881) est un écrivain suisse, connu essentiellement pour son *Journal intime* qu'il rédigea de 1847 jusqu'à sa mort, et qui comprend près de 17000 pages ! Voici une des justifications qu'il en donne, et qui permet de comprendre l'attraction qu'il a pu exercer sur le jeune Gide : « J'ai fort à faire à me cramponner soit à la réalité, soit à mon individualité. »

Le rôle de l'amitié

Gide, enfant, avoue avoir beaucoup souffert de la solitude.

« *Les autres jeux de ma première enfance [...] étaient tous des jeux solitaires. Je n'avais aucun camarade. Si pourtant ; j'en revois un* ».

Il s'agit d'un petit camarade, rencontré au Luxembourg, surnommé affectueusement Mouton et qui disparut trop rapidement de son horizon. Par la suite, et tout au long de sa vie, l'amitié, pour Gide, jouera un rôle très important, particulièrement pour sa vocation d'écrivain : ce sera le cas avec Pierre Louis (Pierre Louÿs¹), d'un an son aîné, rencontré en classe de rhétorique à l'École alsacienne. Celui-ci, en effet, fréquente déjà les milieux littéraires et introduit André Gide auprès de Mallarmé et des poètes symbolistes qu'il reçoit le mardi à son domicile, rue de Rome : Paul Valéry, Paul Claudel, Francis Jammes, Henri de Régnier, entre autres. Gide, d'ailleurs, maintiendra très longtemps le contact avec tous ces écrivains, notamment en entretenant avec eux une abondante correspondance : avec Pierre Louÿs (de 1888 à 1911), Paul Valéry (de 1890 à 1942), Henri de Régnier (de 1891 à 1911), Paul Claudel (de 1899 à 1938), Francis Jammes (de 1900 à 1938).

La liste de ses amitiés littéraires serait trop longue à reproduire ici. Il faut néanmoins remarquer qu'elles expliquent la création, en 1908, d'une revue qui aura une influence décisive sur les lettres françaises : la *Nouvelle Revue française* (*N.R.F.*), dont Gide est l'initiateur avec cinq de ses amis : Drouin, Ruyters, Schlumberger, Copeau et Ghéon. Cette

1. Pierre Louÿs, 1870-1925, eut en son temps une certaine renommée ; il avait fondé en 1891 une revue, *la Conque*, dans laquelle écrivirent Valéry et Gide. Il connut la célébrité avec ses poèmes en prose *Les Chansons de Bilitis* (1894) mis en musique par Debussy.

revue du « classicisme moderne » a comme ambition affichée de promouvoir une littérature de qualité, sans dogme ni tabou, indépendante des querelles politiques (Gide la pousse néanmoins à refuser le manuscrit de *Du côté de chez Swann* de Proust).

Mais la rencontre la plus importante et la plus féconde pour Gide sera, sans doute, celle de Roger Martin du Gard (1881-1958), l'auteur des *Thibault*, qui a lieu en 1913. Les deux écrivains partageront, en effet, à partir de cette date et jusqu'à la mort de Gide, une profonde amitié, jouant l'un pour l'autre les rôles, tour à tour, de confident, de conseiller voire de censeur aussi désintéressé que pertinent, dont le *Journal des Faux-Monnayeurs* et la correspondance échangée donnent une idée précise.

L'alliance du ciel et de l'enfer

Si l'amitié a joué un aussi grand rôle dans la vie de Gide, c'est peut-être aussi pour compenser l'aspect dramatique qu'il a longtemps prêté à la sexualité et plus généralement à l'amour. Plusieurs scènes traumatiques jalonnent ainsi son enfance et sa jeunesse. Le renvoi de l'École alsacienne en raison de ses « mauvaises habitudes » donne lieu, par la suite, à une scène à la fois inquiétante et cocasse : le médecin de famille, le docteur Brouardel, que les parents ont fait venir, menace l'enfant des pires mutilations, s'il continue ses pratiques, en lui montrant une panoplie de lances touaregs. Même si le petit Gide n'y croit guère (il se dit, cependant, guéri au bout de trois mois), le traumatisme l'a suffisamment marqué pour qu'il se remémore l'événement quarante ans plus tard, au moment où il constate, dans *Si le grain ne meurt* (p. 246) : « Mon éducation puritaine avait fait un monstre des revendications de la

chair. » C'est pourquoi, tout au long de sa vie, il se sentira partagé entre les exigences de la sexualité et une vision pure et éthérée de l'amour.

Deux expériences vont manifester cette dualité fondamentale de son être, perceptible, bien que transposée de manière indirecte, dans ses premiers écrits, notamment dans son premier récit, *Les Cahiers d'André Walter*, 1891, et plus tard dans *Les Nourritures terrestres* (1897), *L'Immoraliste* (1902) et dans *La Porte étroite* (1909).

La première de ces expériences se situe en décembre 1882, au domicile rouennais de son oncle maternel, Émile Rondeaux. Le petit André Gide qui avait ressenti, depuis longtemps, une certaine attirance envers sa cousine, Madeleine Rondeaux, de deux ans son aînée, est témoin d'une scène qui va le bouleverser. Il surprend en effet sa tante en compagnie d'un amant et se précipite dans la chambre de Madeleine qu'il retrouve en larmes, désespérée. Profondément ému, le jeune garçon (il a 13 ans) éprouve alors un sentiment nouveau (Id. p 125) :

« [...] je sentais que, dans ce petit être que déjà je chérissais, habitait une grande, une intolérable détresse, un chagrin tel que je n'aurais pas trop de tout mon amour, toute ma vie, pour l'en guérir. Que dirais-je de plus ?... J'avais erré jusqu'à ce jour à l'aventure ; je découvrais soudain un nouvel orient à ma vie. »

Peu à peu, à partir de ce moment, germe, dans son esprit, l'idée d'un mariage avec sa cousine ; mais Madeleine, qui perd son père en 1890, se montre réticente, comme madame Gide mère, d'ailleurs ; et il faudra attendre la mort de celle-ci, en mai 1895, pour que l'union soit célébrée, le 8 octobre de la même année. Mais le mariage restera jusqu'à la mort de Madeleine, en 1938, un mariage blanc. Gide s'en explique ainsi dans le dernier paragraphe de *Si le grain ne meurt* :

« Une fatalité me menait ; peut-être aussi le secret besoin de mettre au défi ma nature ; car en Emmanuèle (Madeleine), n'était-ce pas la vertu même que j'aimais ? C'était le ciel, que mon insatiable enfer épousait. »

Et cet enfer a un nom : le plaisir interdit par son milieu puritain et la morale de son temps. À ce propos, Gide note dans son *Journal* (fin avril 1893) :

« O mon Dieu, qu'éclate cette morale trop étroite et que je vive, ah ! pleinement ; et donnez-moi la force de le faire ah ! sans crainte, et sans voir toujours que je m'en vais pécher. Il me faut maintenant un effort aussi grand pour me laisser aller à moi-même, que jadis pour y résister. [...] Il me faut m'efforcer au plaisir. Ce m'est pénible d'être heureux. »

Cette même année 1893, c'est-à-dire deux ans avant son mariage, en effet, au cours d'un voyage en Tunisie et en Algérie effectué en compagnie de son ami Ghéon, il fait une autre expérience décisive, homosexuelle cette fois, avec de jeunes Arabes ; une expérience si intense qu'il reviendra à cinq reprises, en Afrique du Nord, les dix années suivantes. Mais au cours de ce premier voyage il a également une relation dépourvue du moindre sentiment, avec une jeune prostituée, Meriem, qui lui inspire la réflexion suivante :

« Pour moi j'ai dit déjà combien l'événement à la fois et la pente de ma nature m'invitaient à dissocier l'amour du désir – au point que presque m'offusquait l'idée de pouvoir mêler l'un à l'autre¹. »

C'est sans doute cette dissociation qui lui permettra de concilier, par la suite, l'amour chaste et pur voué à sa cousine et le désir physique assouvi dans des relations homosexuelles qu'il assume de plus en plus ouvertement, grâce, sans doute, à sa rencontre avec Oscar Wilde, en 1895, lors d'un second

1. *Si le grain ne meurt*, p. 309.

voyage, en Afrique du Nord, à Blida plus précisément. Il y retrouve en effet l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* (1890), qu'il avait rencontré cinq ans plus tôt et qui affiche de façon délibérément provocante son homosexualité. Si Gide désapprouve cette attitude, elle lui permet cependant d'affirmer sans remords ni fausse pudeur sa propre nature particulière

Madeleine qui a longtemps fermé les yeux sur ces relations, ne pourra pas supporter la liaison que son mari entretiendra, à partir de 1917 avec le jeune Marc Allégret¹, un des fils du pasteur Elie Allégret, vieil ami de la famille Gide. En cette année 1917, en effet, tous deux séjournent en Suisse, à Saas-Fée (exactement comme Édouard et Bernard dans la deuxième partie des *F.M.*) ; et Gide ressent alors une exaltation extraordinaire qu'il note, sans fausse honte, dans son *Journal*, le 30 novembre :

« Immense étourdissement du bonheur. Ma joie a quelque chose d'indompté, de farouche, en rupture avec toute décence, toute convenance, toute loi. »

Mais lorsque, en 1918, il repart avec son jeune amant en Angleterre, c'en est trop pour Madeleine qui décide de brûler toutes les lettres que lui avait adressées son mari. Gide sera affecté jusqu'à la fin par cette rupture symbolique.

1. Marc Allégret (1900-1973) est le réalisateur de nombreux films adaptés, pour bon nombre d'entre eux, de romans célèbres : on retiendra notamment *Sous les yeux d'Occident* (1936), d'après le roman de Conrad et *Le bal du comte d'Orgel*, adapté du roman de Radiguet en 1970. Son premier long-métrage a été inspiré par son voyage au Congo en compagnie de Gide. Il est en outre l'auteur d'un passionnant portrait cinématographique intitulé *Avec André Gide* (1952).